

Nouvelles du Lycée

Recueil de nouvelles

**Atelier d'écriture animé
par Rouja Lazarova**

**Classe de seconde 1 du Lycée
Follereau de Belfort**

**Professeur Béthoux Corinne
Année scolaire 2012-2013**

Sommaire

Preston Rather	<i><u>Disparition imminente</u></i>
Gabriel Almeida	<i><u>Incubus</u></i>
Laura Nardin	<i><u>Espoirs</u></i>
Bryan Couchot	<i><u>Monde parallèle</u></i>
Mikael Clerc	<i><u>Prestonnus, la terreur de Fontaine</u></i>
Morgane Koenig	<i><u>Nouvelle année</u></i>
Ahmet Spahiu	<i><u>Double jeu</u></i>
Achim Robert	<i><u>La métamorphose</u></i>
Marius Renaud	<i><u>Achimadoue</u></i>
Cennet Kazik	<i><u>Dilemme</u></i>
Altay Aydin	<i><u>L'interrogatoire</u></i>
Faye Loïc	<i><u>Résultat improbable</u></i>
Lweedji Théodore	<i><u>Mon premier match</u></i>
Antony Arnoux	<i><u>Mauvaise surprise</u></i>
Xavier Ruffin	<i><u>La vengeance de Jack</u></i>

Le lycée Follereau a accueilli un atelier d'écriture animé par **Rouja Lazarova**, écrivain de langue française et d'origine bulgare, auteure notamment de *Mausolée*, roman historique paru en 2009 chez Flammarion.

Quinze élèves de seconde, des volontaires pour la plupart, se sont réunis durant quatre matinées au Centre de Connaissances et de Culture pour découvrir le plaisir de l'écriture.

Ces jeunes lycéens, dont certains sont en section foot, ont modifié le rapport qu'ils avaient à l'écriture en rédigeant une nouvelle à partir d'éléments réels ou fictifs. Accompagnés par l'écrivain, ils ont pu développer leur intrigue, approfondir le portrait de leurs personnages, créer une atmosphère...

Une mise en voix des textes leur a permis, lors de la dernière séance, de découvrir les productions de leurs camarades et d'échanger leurs impressions.

Cet atelier leur a donné la possibilité, par le biais d'un exercice moins scolaire, de gagner en confiance et de se réconcilier avec l'écriture. Tous sont sortis grandis et valorisés de cette expérience. Leurs récits ont été mis en ligne sur le site du lycée Follereau.

Un grand merci à l'écrivain, au Centre Régional du livre de Franche-Comté, à la DRAC et au Rectorat sans qui cette opération n'aurait pas vu le jour.

L'atelier d'écriture au Lycée Follereau – impressions

Le premier jour, en faisant connaissance avec les élèves, je leur ai demandé pourquoi ils avaient souhaité participer. « Pour améliorer mon français », ont-ils répondu majoritairement.

Je venais certes travailler avec eux sur l'écriture, mais pas en tant que professeur de français, comme écrivain. Mon objectif allait bien au-delà du simple exercice de rédaction ou d'orthographe : je voulais leur faire vivre une expérience de création.

Qui dit création, dit un certain enthousiasme, une forme de passion, qu'il faut susciter. La création est aussi une expérience de la liberté ; elle exige de transgresser les règles, de sortir du cadre établi – scolaire, en l'occurrence. Aussi, j'ai proposé d'emblée de déplacer les tables dans le CCC, sagement rangées pour une réunion. Les élèves devaient réfléchir à leur histoire et se mettre à écrire – j'espérais que la transformation de l'espace bouscule leurs idées.

Je ne cache pas avoir été angoissée face à ces ados sympathiques, mais inertes et distraits – allais-je réussir à les impliquer dans un exercice qui n'était pas noté ? Allaient-ils écrire ? Je leur ai demandé de m'envoyer par mail les ébauches de leurs nouvelles : allaient-ils le faire ?

J'en ai reçu deux sur quinze... Je devais redoubler d'efforts. La lecture des textes m'a fait réaliser les difficultés d'expression et d'orthographe des élèves, que j'avais sous-estimées. J'ai mis toute mon énergie dans la deuxième séance.

Pour la troisième, j'ai reçu une bonne dizaine de récits ! J'étais heureuse. J'ai distribué les nouvelles corrigées par moi. Assis derrière les ordinateurs, les élèves lisaient les annotations que j'avais griffonnées sur les copies et m'appelaient : « Madame ! Qu'est-ce que vous voulez dire ? » Je courais les voir, je discutais avec chacun de sa nouvelle, de ses idées, sur les incohérences des récits, les imprécisions dans l'écriture. J'ai un bon souvenir de ces moments qui doivent beaucoup à Corinne Béthoux, à son énergie et implication, notamment pour la correction définitive des textes.

Je voudrais remercier les jeunes auteurs des nouvelles réunies dans ce recueil, pour leur implication, leurs idées et leur courage, parce qu'écrire exige aussi du courage.

Rouja Lazarova

Disparition imminente

Preston Rather

Un samedi d'hiver, le samedi qui a bousculé ma vie en un instant, ma mère me réveilla tôt le matin, inhabituellement. Il y avait sans doute une raison, mais j'étais incapable de le comprendre. J'étais petit, 10 ans, un garçon sensible, encore trop petit pour comprendre.

Je lui demandai pourquoi. Elle m'annonça d'un air nerveux qu'il y avait urgence et qu'il fallait se dépêcher d'aller chez le vétérinaire. Elle s'agitait, marchait rapidement, me parlait bizarrement. Je n'en savais pas plus, mais toutes les questions possibles et inimaginables me passèrent par la tête.

On possédait un chien qui se nommait Max, marron et noir, très mignon, adorable et attachant. Il avait bien vécu, il avait dix-sept ans, c'est très âgé pour un chien. Je savais qu'il m'était indispensable à la vie. Il dormait avec moi tous les jours et me réveillait tous les matins, toujours à la même heure, 8h, en me sautant dessus et en me faisant des léchouilles sur les mains. Je n'avais encore jamais vécu sans lui. J'étais très attaché à lui.

Je décidai ensuite de faire un tour dans la cuisine pour boire et grignoter un minimum avant de partir, quand je vis le chien faible, immobilisé, incapable de bouger.

D'habitude, il était content de me voir ; chaque jour quand je rentrais de l'école, il venait et me sautait dessus, battant de la queue, courrait partout dans la maison, il me redonnait le sourire après une journée éprouvante à l'école. Je m'allongeais à ses côtés et regardais les jeux télévisés du soir. Le week-end, nous faisons une promenade le samedi en début d'après-midi.

J'avais l'habitude d'accompagner ma mère chez le vétérinaire mais cette fois-ci, ce n'était pas comme d'habitude, je l'avais bien senti. Je me demandais pourquoi il y avait urgence. L'attente chez le vétérinaire est bien connue, interminable, je regardais avec inquiétude et impatience les affiches plaquées au mur où apparaissait la proportionnalité des âges entre les humains et les canins, ou les publicités pour la nourriture de chien.

Le moment tant attendu devait arriver, nous voilà devant la porte à saluer l'équipe du vétérinaire et ses assistants. Mais ma mère renonça à franchir le seuil de la porte. Je me demandais pourquoi. Je l'interrogeai. Elle me répondit qu'elle n'était pas capable de rentrer dans le cabinet. Elle allait vivre un moment qui la marquerait à vie.

Je fis demi-tour et franchis, seul, le seuil de la porte. Le vétérinaire qui s'occupait de mon

chien, l'avait emmené dans un local où il m'avait interdit d'entrer. Toutes sortes de questions me passaient par la tête sauf une seule, celle dont le vétérinaire avait la réponse. Quand il revint avec le chien, j'essayai de savoir ce qu'il lui avait fait, mais c'était impossible pour moi. Il l'avait allongé sur une sorte de « brancard » et couvert d'une couverture. Je ne comprenais toujours pas pourquoi. J'aimais trop mon chien. Il me dit de le prendre dans mes bras, si je le voulais, et je m'exécutai.

Je le pris dans mes bras. Je le regardais, le caressais, l'embrassais. Je voyais ses yeux se refermer petit à petit, et là, je levai la tête et appelai le vétérinaire de venir le voir. C'est là qu'il m'expliqua que la seule solution d'abréger les souffrances de mon chien était de faire ce qu'il avait fait. Je ne savais pas vraiment ce que cela voulait dire, mais je m'en doutais.

Je me retournai vers mon chien et le regardai ; je le vis alors inactif, comme s'il dormait. Je m'approchai de lui, je posai ma tête contre son ventre et je remarquai que son cœur ne battait plus. J'ai compris alors que mon chien était décédé, sans savoir de quelle manière ou pourquoi. J'étais extrêmement triste à ce moment-là. Ce chien m'avait accompagné tout au long de ma vie, dès ma naissance, et il m'accueillait comme mes frères chez moi.

C'est la première fois que je vis la mort en face, cette chose terrifiante qui m'avait fait grandir intérieurement – cette disparition soudaine et imprévisible pouvait toucher tous mes proches. Cette disparition contribua à me forger un caractère de plomb.

Je me rendis compte seulement plus tard de l'erreur de ma mère, celle de m'avoir envoyé seul dans le cabinet du vétérinaire et de m'avoir abandonné.

Je lui en voulus longtemps mais je finis par lui pardonner.

Incubus

Gabriel Almeida

L'enfant se coucha tard ce soir-là, bien blotti sous sa couette; mère et père vinrent lui dire bonne nuit chacun leur tour. L'enfant se sentait bien, les draps étaient froids, et il aimait les réchauffer avec son corps. Par contre, tant qu'il voyait de la lumière, il lui était impossible de s'endormir. Le volet n'était pas complètement fermé, mais les draps étaient enfin réchauffés et il ne voulait plus s'en défaire. Contraint, il se leva. Le sol froid sous ses pieds chauds lui procura un frisson. Il s'avança jusqu'au volet, le déroula entièrement. Il faisait noir. Noir comme dans les ténèbres. Connaissant sa chambre par cœur, il se dirigea vers son lit ; il avançait lentement, avec l'unique peur de se cogner contre un meuble.

Quelque chose lui prit brusquement le pied, il se dégagea vivement. Son cœur battait vite, très vite. Il avait peur à présent, et n'avait qu'une seule idée en tête, dénicher ce qui lui avait agrippé la jambe. Il se mit à genoux. Avec crainte, il s'exécuta à tâter le sol avec ses mains. Il ne mit pas de temps à trouver le camion de pompier jouet qu'il avait projeté près de la porte. Il avait dû se prendre le pied dans l'échelle du camion ; cela le rassura, c'est comme s'il s'était remis à respirer. Il se releva, puis regagna son lit. Les draps s'étaient refroidis. Il sentait son cœur battre dans sa poitrine ; s'il regardait, il pouvait voir sa peau se soulever au rythme des battements. Il n'avait pas froid. Il prit une grande inspiration puis expira lentement.

Allongé sur le dos, l'enfant se mit à fixer le plafond. S'il se concentrait bien, il pouvait voir toutes les formes qu'il désirait. Il laissa son esprit divaguer. Ses yeux commencèrent à lui faire mal : le plafond devint comme un ciel étoilé, on y apercevait même une nébuleuse. Le garçon avait l'impression que le lit s'élevait en direction de l'univers étoilé qui se dressait juste au dessus de sa tête, mais il se sentait bien, détendu. Cela ne l'empêcha tout de même pas de se demander s'il montait réellement dans les airs. Il ferma les yeux dans l'espoir que tout redevienne normal. La sensation persistait. Il secoua la tête, fort, très fort.

Son lit s'était immobilisé. Il ouvrit lentement ses yeux. Croire ce qu'il voyait lui était presque impossible, pourtant ses yeux étaient bel et bien ouverts. La fenêtre, les meubles, tout excepté le lit avait disparu. Une étrange fumée pourpre avait remplacé le papier peint et recouvrait les murs, seule la porte en était épargnée. Le fond de la chambre commençait à devenir progressivement sombre et effrayant. Il descendit du lit, le sol était devenu comme une immense fenêtre ouverte sur l'univers. Bien qu'inquiet par la situation dans laquelle il se trouvait, il décida de sortir de ce que l'on pouvait difficilement appeler sa

chambre. Il abaissa la poignée en aluminium habituellement froide, qui se trouvait maintenant étonnamment chaude. Le couloir qui s'étendait devant lui était aux mêmes dimensions que celui qui sépare sa chambre du salon. Il se mit à le traverser d'un pas lent; regarder ce qui devait être le sol lui donnait le vertige, il ressentait l'impression qu'il allait chuter dans le vide d'un moment à l'autre.

Il atteignit enfin la porte derrière laquelle devait se trouver le salon. Craintivement, il la poussa et glissa sa tête dans l'ouverture. Un froid mordant s'engouffra dans le couloir et lui pinça le visage, il ne ferma pas les yeux pour autant. Le salon, comme le reste des pièces, ne contenait aucun meuble, aucune décoration, seulement, au fond de la pièce, la télévision. Sur l'écran, une multitude de petits points noirs et blancs se promenaient à une vitesse folle. L'enfant ne le quittait pas des yeux, c'est à grands pas qu'il s'avança jusqu'à lui, pour ensuite s'agenouiller. Il posa le doigt sur l'interrupteur. Appuya.

Dans un bruit sourd, de la fumée pourpre surgit de l'écran et devint instantanément noire. D'horribles créatures chimériques se détachèrent des murs avec un air diabolique et aucunement amical, les monstres difformes se ruèrent sur l'enfant. Il se leva avec vitesse, courut jusqu'à la porte du couloir, toujours poursuivi par la horde maléfique. Le sol se déroba sous ses pieds, se brisa comme du verre. Il hurlait, appelait ses parents à s'en écorcher la gorge, des larmes ruisselaient sur son visage. Les créatures n'étaient pas épuisées, et elles se déplaçaient plus vite que l'enfant. Il en proliférait sur n'importe quelle surface, elles se renversaient entre elles à cause de leur surnombre. Il atteignit enfin la porte de sa chambre, l'ouvrit brusquement et se précipita à l'intérieur. Mais les horreurs l'attendaient déjà, nichées dans tous les coins de la pièce. Elles se jetèrent sur lui.

Pris dans son élan, il butta contre son petit camion. Projeté dans les airs, il se rattrapa avec la main gauche sur le mur, la droite sur l'interrupteur.

La lumière l'éblouit. Il était là, bien vivant, et ridiculement appuyé sur le mur. Ses joues étaient trempées de larmes après l'évènement qu'il venait de subir et il était essoufflé de l'effort qu'il venait d'endurer, le pied endolori à cause du choc avec le jouet. A l'autre bout du couloir, dans le salon, les parents venaient de finir de regarder un film. Sa mère ouvrit la porte de sa chambre : « Alors ? On a fait un cauchemar ? »

Espoirs

Laura Nardin

Cette petite histoire se passe dans la ville de Brest et raconte l'aventure d'une très belle jeune fille. De taille moyenne, elle avait de longs cheveux noirs ondulés descendant jusqu'aux reins, et dont une mèche cachait l'un de ses magnifiques yeux bleus. Elle avait son propre look, personne n'était comme elle. Ses bottines sans talon et sa veste en cuir noire étaient toutes deux cloutées, l'une sur les épaules et l'autre sur la tige. Elle aimait porter un jean clair légèrement troué et un haut décolleté un peu évasé sur le reste du buste. Cette jeune fille attirait le regard des hommes, c'était certes flatteur, mais sa beauté pouvait aussi attirer les tordus. Elle se nommait Lisana, elle avait de bons résultats au lycée, pas de soucis familiaux, ni amicaux : c'était une fille équilibrée.

Tout se passait normalement dans sa petite vie bien rangée et bien tranquille jusqu'au jour où Lisana reçut un SMS d'un numéro qu'elle ne connaissait pas. Au bout de quelques SMS échangés, elle reconnut la personne qui se cachait derrière – c'était Léon. Léon était un garçon assez grand, d'environ 1 mètre 80, aux cheveux blonds bien taillés et aux yeux d'un bleu renversant. Il portait toujours un tee-shirt qui moulait son buste pour laisser deviner ses solides abdominaux, un jean d'une belle coupe qui mettait en valeur ses muscles, et de petites baskets accordées au reste de sa tenue. Cela faisait fondre beaucoup de filles. Ce garçon avait une bonne réputation et Lisana l'appréciait.

Ils échangèrent quelques sms tranquillement, parlant de tout et de rien. Puis Léon commença à lui poser des questions indiscrètes, assez axées sur un sujet : le sexe. Quand il envoya le premier message parlant de cela, d'abord elle ne répondit pas, mais il ne s'arrêta pas. Lisana prit peur et décida de couper court à la conversation. Elle confia immédiatement ses inquiétudes à sa meilleure amie, Allana.

Ils étaient tous les trois dans la même classe, ce qui gênait Lisana, qui appréhendait d'approcher Léon. Le lendemain, quand elle rentra dans la salle de classe, plusieurs regards se rivèrent sur elle comme si elle avait oublié de mettre un jean ou un tee-shirt. Les amis de Léon commençaient à la regarder et les regards qu'ils lui portaient étaient à se demander si elle n'était pas devenue une proie à capturer, s'ils ne se parlaient pas entre eux pour savoir qui l'aurait en

premier. Lisana était prête à fondre en larmes et heureusement Allana lui disait de rester forte et de ne pas craquer. Elle le lui répétait mais Lisana n'avait qu'une seule envie : sortir de la classe en courant. La journée passait trop lentement à ses yeux. Quand la dernière heure sonna, Lisana fut soulagée mais bien triste tout de même.

Le soir vers 21 heures elle reçut, comme la veille, un SMS tordu de Léon. Elle lui répondit en entrant légèrement dans son jeu, mais avec une énorme boule au ventre et la peur du lendemain. Les messages continuaient d'affluer et elle avait de plus en plus peur de lui, une peur bleue l'envahissait et elle savait qu'elle ne la quitterait pas de sitôt.

Au fur et à mesure que les jours passaient, Lisana se renfermait sur elle-même, ne parlant plus qu'à un comité très restreint : ses parents, son frère, sa meilleure amie. Le peu de paroles qu'elle osait prononcer restaient dans le registre du général, elle refusait de parler de ce qui c'était passé avec Léon. Elle ne pouvait pas en parler avec ses parents car cela était bien trop honteux à ses yeux. Elle se renfermait de plus en plus, ses parents et tout son entourage s'inquiétaient, impuissants devant ce qui lui arrivait. Personne ne savait ce qui se passait, ni que faire, personne ne pouvait l'aider.

Lisana avait pris l'habitude d'aller se balader seule près de la mer, le soir, et rentrait tard sans donner d'explication à ses parents. Elle, connue comme une personne ouverte, souriante, parlant à tout le monde, festive, heureuse... Le contraire de ce qu'elle était devenue. Lisana était devenue craintive, avait peur des gens qui l'entouraient, peur d'aller à l'école, peur de tout. La peur qu'elle ressentait était indescriptible.

En cherchant sur le web des informations sur ce qui lui arrivait, elle tomba sur un article de journal datant de trois jours ; en le lisant elle aperçut que la jeune fille de 17 ans s'était suicidée à la suite des mêmes persécutions dont elle était elle-même victime. Effrayée, Lisana prit enfin conscience de ce qui lui arrivait.

Elle décida de ne pas se laisser mourir et de commencer à reprendre sa situation en main. Elle commença à parler de l'histoire à son frère et quelques jours après, elle en parla à ses parents. Lisana reprit doucement le dessus. Pour continuer de remonter la pente vers le bonheur, elle se rhabilla comme avant, affronta le regard perfide des personnes de sa classe et du reste du lycée. Au bout de quelques semaines, elle prit une grande inspiration, son courage, sa meilleure amie et alla parler à Léon pour lui dire le fond de sa pensée.

Elle lui dit : "Je me suis enfin libérée de ton emprise, tes regards ne me font plus rien, tes sms ne m'effraient plus ! Même s'il a fallu que j'endure tout cela, je sais maintenant ce qui est

important. Tu ne mérites pas autant d'attention et moi, je ne mérite pas autant de peines! ”

Libérée de ce poids, Lisana retrouva une vie normale. Après toutes ces épreuves et trois mois de descente aux enfers, elle reprit goût à la vie. Le bonheur était de nouveau au rendez-vous. Comme avant, elle continua ses balades tardives près de la mer, mais accompagnée de sa famille et de sa meilleure amie.

Monde parallèle

Bryan Couchot

J'arrivais pour la première fois en avance en cours, si on peut appeler ça un cours.

C'était un atelier d'écriture organisé par la prof de français et mené par un écrivain bulgare. Il avait pour but de nous faire écrire une nouvelle à partir d'éléments réels ou fictifs. L'auteur nous donna quelques explications pour débiter notre récit. Je commençai alors à rédiger le plan et le résumé de mon histoire. Au début, les idées n'étaient pas au rendez-vous, mais peu à peu, l'inspiration vint. J'adore le fantastique et nous avions sujet libre. Je me mis à écrire, ma feuille se remplissait tout doucement.

Soudain, un bruit sourd retentit, un bruit que je n'avais encore jamais entendu, un bruit terrifiant ; c'était comme si une guerre avait commencé, comme si l'apocalypse avait débuté.

Ce grondement se répéta plusieurs fois. Tous les élèves de ma classe s'intriguaient, quand le même son résonna à nouveau, mais cette fois ci dans la salle du CDI. Mes camarades, pris de panique, se mirent à l'abri sous les tables, pensant ainsi être épargnés. Je vis alors la porte voler en éclat et un homme entrer dans la salle de travail. Il était très grand, et vêtu d'une drôle de manière : il portait un long caban pourpre et noir, et ne semblait pas appartenir au vingt-et-unième siècle. Il observait la pièce avec attention, il cherchait de toute évidence, quelque chose de bien précis.

J'étais le seul qui à être resté assis à la table. Il me regardait dans les yeux. Il m'inspirait de la crainte, mais son regard était tellement profond que je me perdais à l'intérieur. Quand j'eus lâché son regard, l'homme s'approcha de moi. A ce moment-là, je constatai avec stupeur que nous n'étions plus au CDI mais dans une immense forêt, verte et humide, avec un sol tapissé de mousse consistante. Les arbres étaient très hauts, un brouillard nous entourait, on ne voyait pas à plus de cinq mètres.

Ce mystérieux individu marchait à travers le bois et j'étais contraint de le suivre, comme hypnotisé. Je scrutais attentivement les alentours. C'était une forêt magnifique, le brouillard peu à peu se dissipait et les rayons du soleil traversaient l'épais feuillage des pins qui peuplaient cet endroit. Mise à part la beauté du lieu, je me posais quand même des tas de questions : pourquoi avais-je atterri ici ? Pourquoi cet homme m'avait fait passer d'une salle de classe à une forêt?

J'étais confus. Après quarante-cinq minutes de marche ininterrompue, j'aperçus une petite chaumière dans l'ombre ; elle était très élégante, même si elle paraissait défraîchie. De la fumée sortait d'une petite cheminée, ses fenêtres étaient sales et du lierre couvrait les murs.

L'homme me fit entrer en premier et là, tout devint flou autour de moi, j'avais l'impression de flotter. L'homme commençait à s'estomper. D'un coup, je me retrouvai devant ma feuille, le stylo à la main. Tout ce qui venait de se passer, était écrit sur le papier!

Envahi d'un sentiment étrange, je me sentais tout engourdi et tout pâle. Je m'étais projeté dans l'histoire que j'avais imaginée, et je voulais essayer de retenter cette expérience, aussi troublante qu'exaltante. Si j'arrivais à retourner là où j'avais été expédié, au plus profond de mon imagination, là où les histoires naissent par millions, ce serait extraordinaire, je pourrais me transporter dans un monde à moi où personne ne peut aller !

J'avais peut-être découvert le moyen d'entrer dans les rêves, de réaliser les désirs les plus fous jamais imaginés. Il suffisait tout simplement d'être captivé par ce que l'on écrivait et le monde que l'on s'imaginait s'assemblait autour de nous comme un puzzle.

J'avais toujours pensé qu'il existait un monde parallèle au notre, un monde doté de magie et de plein d'autres choses improbables et inimaginables. Ce monde était en moi, il fallait juste savoir l'exploiter, en tirer tout le mystère, et j'avais fait ça en écrivant une nouvelle pendant un atelier d'écriture, un banal atelier d'écriture. Si on m'avait dit que je serais transporté dans un autre univers, inconnu de tous, je ne l'aurais jamais cru, je n'y aurais même pas prêté attention.

J'ai adoré ce voyage et je l'ai gardé pour moi pendant longtemps. J'ai même pu revivre l'expérience maintes fois. Le pouvoir de l'écriture est grand et j'en ai la preuve, j'ai fondé un monde en tapant sur un clavier et l'écriture a été le portail de cet univers fantastique.

Prestonnus, la terreur de Fontaine

Michael Clerc

C'est l'histoire d'un ogre qui se nommait Prestonnus. Il habitait Fontaine, un petit village perdu dans la campagne. Il mesurait environ quatre mètres, et pesait deux-cents kilos. Il était immense et orange, il n'avait pas de cheveux et portait un chapeau de paille sur la tête. Il était vêtu de vieux haillons trop petits pour lui, son pantalon lui allait comme un short, et son pull comme un t-shirt.

Mais le vrai problème était son mauvais caractère. Tous les habitants de Fontaine le craignaient. Il détruisait leurs cultures et leurs maisons. Leurs seuls moments de tranquillité venaient quand Prestonnus s'endormait, et son sommeil durait en moyenne deux ou trois jours.

Un jour, en se réveillant, il trouva à son chevet une jeune fille resplendissante d'une vingtaine d'années. Elle s'appelait Gabriella, c'était la fille du boulanger. Elle était fascinée par cet ogre, malgré sa méchanceté et sa carrure. Elle sentait qu'il n'était pas aussi méchant qu'il le montrait. Elle avait l'intuition qu'au fond de cet ogre se trouvait un cœur tendre et débordant d'amour. Alors à son réveil, elle lui parla avec empressement.

– Bonjour, je sais que tu ne peux pas me répondre et j'ignore si tu me comprends. Je t'en supplie, ne t'énerve pas et écoute moi. Je m'appelle Gabriella mais tout le monde ici m'appelle Gabi la boulangère. J'ai vingt et un ans, et je suis réellement attirée par toi. Tu sais, comme toi, je n'ai pas beaucoup d'amis, et je pense que ça fait partie des choses qui nous lient. Nous avons ce point en commun.

La jeune fille enchaînait les discours, l'ogre restait assis devant elle, muet et troublé. Cela pouvait paraître absurde, mais personne ne lui avait jamais adressé la parole auparavant. Il découvrait que les humains pouvaient être de gentilles personnes qui ne lui voulaient pas forcément du mal.

Soudain la jeune fille ajouta :

– Il est l'heure que je rentre. J'ai adoré te parler, tu ne me réponds pas mais au moins tu m'écoutes gentiment, sans violence. Bon, si demain tu es encore là, je t'apporterai beaucoup de nourriture et à boire. Attends-moi au même endroit, ici au fond de la forêt, là où tu te caches pour te reposer. À demain.

La jeune fille avait 45 minutes de marche pour rentrer chez elle. Tout le long du trajet, elle

souriait, heureuse d'avoir pu parler à cette personne si mystérieuse. Des milliers de questions lui passaient par la tête : « Est-ce qu'il a compris quand je lui ai parlé ? Sera-t-il encore là demain ? Sera-t-il toujours aussi calme ? »

Ce soir-là, Gabriella se coucha tôt, avec l'espoir que la nuit passe rapidement. Le lendemain, au lever, alors qu'elle préparait le sac de nourriture qu'elle avait promis à Prestonnus, il y eut un petit contretemps.

– Gabriella ? J'ai besoin de toi aujourd'hui à la boulangerie, as-tu prévu quelque chose ?

– Oui, papa.

– Alors peux-tu m'aider juste une petite heure ?

– D'accord, papa.

– Merci.

Gabriella était contrariée, mais aida son père. Il était quinze heures quand elle partit. C'était une très belle journée pour se promener, les oiseaux roucoulaient. Gabriella était splendide. Elle avait pris soin de son visage, s'était légèrement maquillée, et s'était coiffé les cheveux. On aurait pu croire qu'elle avait un rendez-vous avec un jeune homme pour aller boire un verre ; mais non, elle rejoignait Prestonnus. Était-elle amoureuse ? Autant de préparation pour rendre visite à un ogre paraissait un peu excessif.

Arrivée à l'entrée du bois, elle remarqua que les oiseaux avaient cessé de chanter. Seul le vent régnait en bruit de fond. L'ogre était là : il l'attendait tranquillement. Elle lui donna le sac de nourriture ; il en fit une seule bouchée.

Alors elle lui demanda :

– J'espère que tu vas bien, je suis en retard car mon père avait besoin de moi à la boulangerie.

Mais Prestonnus resta stoïque, il ne réagissait pas et ne répondait pas. Il demeurait inébranlable.

– Pourquoi détruis-tu tout sur ton passage ? Pourquoi es-tu méchant avec les habitants de Fontaine ? Sais-tu que tu détruis des familles heureuses, et qui ne méritent pas ce que tu leur infliges ?

Peu à peu, le monstre s'attrista, et puis une larme, sortie de son œil, glissa sur sa joue râpeuse et tomba sur la ravissante jeune fille. Pour s'excuser, il arracha un arbre et le lui offrit en guise de fleur. Elle le remercia mais lui expliqua qu'elle ne pouvait pas le transporter étant donnée la différence de taille. Puis elle lui dit qu'elle allait rentrer et qu'elle ferait le maximum pour venir le voir à nouveau.

Le lendemain, la jeune demoiselle se doucha et se pomponna pour aller voir l'ogre. Elle

comprendait ce qui se tramait dans son cœur mais ne savait comment l'expliquer. Comment un ogre pouvait-il lui plaire ? Elle, qui s'était toujours imaginée avec un jeune homme simple comme elle, ne savait comment expliquer ce sentiment, mais décida de ne pas chercher d'avantage, et de vivre la vie comme elle se présentait.

A son arrivée au repaire de l'ogre, elle le vit en plein sommeil. Elle se demandait quand il allait se réveiller. Elle allait repartir, mais avant, elle caressa légèrement son visage dur de ses mains douces, puis elle l'embrassa tendrement au coin de la bouche.

Le monstre se réveilla brusquement et s'agita dans tous les sens. Il cria fort pendant un long moment, alors elle se mit à l'abri pour ne pas recevoir un coup involontaire. Il rétrécissait peu à peu, sa voix s'adoucissait au fur et à mesure. Soudain Gabriella se rendit compte du calme qui régnait. Elle jeta un coup d'œil à l'extérieur de son abri afin de voir et de comprendre ce qui se passait. Elle aperçut un homme de corpulence humaine qui essayait tant bien que mal de se sortir de cette masse d'habits dont il était prisonnier. Progressivement, elle comprit que ces vêtements étaient ceux que possédait l'ogre. Elle avait devant elle un jeune homme. Il était là, le corps recouvert des immenses haillons que portait l'ogre. Jeune, simple, il avait tout pour lui plaire. Elle tomba sous le charme. Lentement, ils s'approchèrent l'un de l'autre, puis sans un mot, ils s'embrassèrent.

Nouvelle année

Morgane Koenig

Commence une nouvelle année, je devrais être pressée, excitée, hurler de bonheur et de joie, nouvelle année, nouvelle classe, nouveaux élèves, nouveaux amis... Or, c'est tout le contraire, je ne ressens que tristesse, angoisse, nervosité pour cette nouvelle année certainement pleine de chagrins.

L'an dernier, j'étais le bouc-émissaire des filles les plus populaires de mon lycée. Je pensais que je leur ai dit quelque chose qu'elles ont mal pris, mais je me suis finalement aperçu qu'elles étaient horribles avec moi par pur plaisir, c'était comme un jeu. Elles ont commencé à m'ennuyer et je n'ai pas riposté, je me contentais de baisser la tête et de partir, je me disais qu'elles finiraient par se lasser de gâcher ma vie. Mais elles ont continué. J'entendais leurs remarques toutes plus humiliantes les unes que les autres.

Je me prépare et descends prendre mon petit déjeuner dans la cuisine. Seule face à mon bol de café au lait, j'espère que tout se déroulera bien. Mes parents me souhaitent une bonne journée sur le mot qu'ils ont laissé sur la table avant de partir. Ils travaillent tous les deux et ne rentrent que le soir, ce qui m'oblige à faire à dîner au retour de mes cours. Après avoir fini mon bol et fait la vaisselle, je prends mes clefs et ma veste pour aller à la voiture, celle que mes parents m'ont offerte au vu de mes bonnes notes. À Denver, aux États Unis, le permis nous est autorisé dès 16 ans, donc moi, avec mes 17 ans, j'y ai droit depuis un an.

« Allez, c'est reparti pour une autre année scolaire », je me dis, en me redonnant un peu de courage et d'entrain. J'arrive au lycée à 8h00. Me voilà en retard dès le premier jour, moi qui voulais me fondre dans la masse ! Je passe chercher mon emploi du temps et un billet d'excuse pour mon retard, je me dépêche de rejoindre ma salle de classe. J'ouvre la porte, et je suis sous le choc : la principale responsable de mes malheurs, Rebecca, est là.

Je suis prise d'un énorme accès d'angoisse, je me fige, mais ne voulant pas donner à ces pimbêches une nouvelle occasion de se moquer de moi, je reprends possession de mon corps et vais donner le mot de retard au professeur de mathématiques, monsieur Nolde. Il m'indique un siège au troisième rang à côté d'une autre fille. Rebecca est assise dans la rangée de droite. Je m'abstiens de trop la regarder par crainte de représailles ; mon dieu pourquoi faut-il que je sois

dans la même classe qu'elle ? Pourquoi faut-il que le destin soit si cruel avec moi ? Qu'ai-je fait pour mériter cela ? Pendant le reste de l'heure, je lui jette quelques regards qu'elle me renvoie glacés. Après cette matinée, je constate que je partage presque tous les cours avec elle. Je sens que cette année va être longue.

Dans la cantine, je m'installe sur une table un peu à l'écart des autres. Je suis plutôt solitaire, le calme et la tranquillité sont mes amis les plus chers, sans oublier la lecture. Soudain mon cauchemar recommence, je vois Rebecca, suivie de Courtney, Victoria et le reste de sa cour, s'approcher de moi. Je me tends instinctivement. Rebecca me dit sur un ton vulgaire et insultant :

« – Hey toi, qu'est-ce que tu avais à me regarder comme ça en cours ?

Moi, qui espérais qu'elle ne m'avait pas vu...

– Tu veux qu'on recommence comme l'année dernière ? On s'amusait bien nous avec toi !

Les filles pouffent de rire à cette dernière remarque.

– C'est bien qu'on soit dans la même classe, je ne serai plus obligée de demander aux autres où tu es pour m'amuser avec toi, j'économiserai du temps. Je sens que cette année va être mémorable, ajoute-t-elle sur un ton sarcastique.

– Tu ne voudrais pas me laisser, et aller voir ailleurs, rétorque-je sur la défensive.

– Non, ici c'est chez moi, c'est mon royaume, c'est moi qui dirige, ici tu n'es rien, tu es seule, faible, tu ne sers à rien. Fais nous plaisir et vas-t-en, laisse nous vivre », crache-t-elle, heureuse de faire couler son venin.

Je me lève et je fuis en courant, essayant tant bien que mal de retenir mes larmes ; je cours entre les tables, ne regardant pas derrière moi. À la sortie de la cantine, je fonce dans quelqu'un. Mes larmes commencent à couler, je m'excuse auprès de la personne et au moment où je lève les yeux, mon monde vacille sous mes pieds : dès l'instant où mes pupilles croisent les siennes, je crois voir un ange. Il a des cheveux bruns courts avec un reflet couleur miel, des fossettes légèrement rosées, un nez aquilin, une bouche, mon dieu, une bouche à faire fondre n'importe quelle créature. Durant ce court instant, je peux m'extasier devant ces traits si parfaits, j'aurais pu passer ma journée à le contempler. Je crois discerner au fond de ses yeux de l'inquiétude mais pourquoi, mon dieu, pourquoi un être comme lui est-il soucieux ? J'aimerais connaître la raison de son inquiétude et la faire cesser. Cependant, je quitte cette créature de rêve sans rien dire et je continue ma fuite. Je ne me retourne pas, mais je peux encore sentir son regard sur moi.

Je ne réussis pas à chasser ce souvenir, il repasse en boucle dans ma tête à m'en donner le tournis. Qui est-il ? Je ne l'ai jamais vu. C'est peut-être le nouveau dont parlent toutes les filles car pendant le cours j'ai perçu des bribes de conversations entre elles. Pour une fois, le reste de

L'après-midi se passe bien, elles sont toutes occupées à parler du nouvel élève. J'essaie en vain d'écouter leurs conversations pour savoir comment il se nomme.

En fin de journée, lorsque j'entre dans ma voiture garée sur le parking du lycée, je l'aperçois soudain. Il est grand et fin, on peut deviner un torse bien dessiné se cachant sous ses habits. Cela devrait être interdit d'être aussi beau. Il regagne sa voiture, mais avant de démarrer il regarde autour de lui et, d'un seul coup, son regard croise le mien. Je crois me noyer dans ses yeux marron si profonds, je ne vois plus rien autour de moi, je baisse mon visage et fais mine de chercher quelque chose, puis j'allume le contact. Durant tout le trajet du retour je pense à lui, à la prestance de cet inconnu et je ne vois même pas la soirée passer. J'espère que je saurai enfin comment il s'appelle.

Le lendemain, je ne redoute plus la journée à l'école, je suis plutôt pressée de le revoir, lui. En arrivant au lycée, sa voiture est déjà là. J'ai cours de français, j'ai choisi cette langue en option car je suis déjà allée en France, et je trouve cette langue intéressante, facile à apprendre ; c'est un moyen facile de me faire gagner des points pour le Bachelors Degree. Je patiente devant la porte en attendant la sonnerie pour entrer. Dès que le professeur arrive, il ouvre et je vais directement m'asseoir sur un siège au fond de la salle. Je regarde distraitement les élèves entrer quand, subitement, je le vois lui ! Il entre et je le regarde avancer en fixant le sol vers le fond de la classe. Il ne reste plus que deux places de libres. Je ne peux arrêter de l'admirer et quand il s'arrête devant moi pour me demander si la place est prise, je n'arrive pas à parler, je peux juste lui faire un signe de tête affirmatif. Il sort ses affaires. Je suis euphorique, il est à côté de moi ! J'essaie tant bien que mal de me concentrer sur le cours mais cela m'est impossible, tant que je suis près de lui. Après quinze minutes, il se tourne vers moi et commence à me parler :

« – Bonjour je m'appelle Brady Mills, et toi ? demande-t-il, tout sourire.

Je dois reprendre contenance pour cacher ma gêne.

– Euh, je-, je m'appelle Haylee, Haylee Pierce, réussis-je à balbutier en baissant la tête pour qu'il ne voit pas mes rougeurs apparaître.

– Enchanté, me dit-il avec un grand sourire digne d'une publicité de dentifrice, et une légère étincelle brillante aux fonds des yeux. J'aurais pu m'évanouir.

Quand la cloche sonne la fin du cours, quand tout le monde quitte la salle pour aller au prochain cours, je sens un vide s'installer en moi, c'est comme s'il me manquait quelque chose. En arrivant en maths, après m'être installée à ma table, Rebecca se penche menaçante vers moi.

– Ne l'approche pas, tu comprends ? Il est à moi. Il ne va jamais s'abaisser à ton niveau, me crache-t-elle au visage. Il vaut mieux que toi.

Je ne lui réponds rien, je reste silencieuse, mais ses paroles repassent en boucle en moi. « Il ne va jamais s'abaisser à ton niveau. Il vaut mieux que toi. » Elle a raison, je ne dois plus lui parler. Qu'ai-je cru ? Qu'après lui avoir dit une malheureuse phrase il deviendrait mon ami ? Je suis tellement stupide. Puis, si je lui parlais encore, tout le monde allait le regarder et le traiter bizarrement. Je suis triste, mais la vie est ainsi, pleine de surprises et de désagréments. Le reste de la matinée se passe lentement, trop lentement à mon goût. Le midi à la cantine, je me retrouve assise à ma table, seule comme d'habitude. À la fin de mon repas, je vois Brady avancer dans ma direction et le regard meurtrier de Rebecca braqué sur moi. Je me lève et quitte la cantine. En déposant mon plateau, j'aperçois Brady qui me regarde décontenancé par ma subite fuite et Rebecca qui se dirige vers lui. Une envie folle d'aller lui arracher la tête me prend, mais je me ressaisis. Je suis si insignifiante à côté d'elle : elle, grande blonde, yeux bleus, *pom-pom girl*, et moi intello, cheveux bruns qui descendent en cascade dans mon dos, pas spécialement grande. Un fossé me sépare d'elle, elle est mieux que moi, je ne suis pas vraiment laide, mais je ne fais pas le poids face à elle ; c'est mieux ainsi.

Elle lui parle et il la suit, il va s'asseoir à sa table pour le déjeuner. Je n'aurais jamais cru que le voir partir avec elle me ferait aussi mal. Je me sens brisée de l'intérieur comme si l'on me piétinait. Un sentiment de regret s'installe en moi car c'est moi qui suis partie. Je ne peux retourner en cours le reste de l'après-midi, je rentre chez moi pour me laisser aller à mes pleurs. Il ne faut pas laisser la peine me submerger. Je me reprends en mains, et je prépare mentalement mon planning. J'ai un exposé d'espagnol sur Goya, un peintre espagnol, à rendre dans un mois et j'ai aussi deux commentaires en français pour la semaine prochaine. Ne voulant pas perdre plus de temps, je me mets au travail pour oublier la douleur qui tient mon cœur. Malgré mes efforts à me concentrer, je ne peux oublier ma lâcheté : c'est moi qui ai préféré fuir et abandonner, moi qui n'ai pas tenu tête à Rebecca. On dit qu'on apprend de ses erreurs mais cette erreur, j'aurais préféré ne jamais l'avoir commise. Maintenant, j'ai compris qu'il faut toujours tenter pour ensuite ne pas regretter.

Double jeu

Ahmet Spahiu

Il était une fois dans un village très calme, un commissaire qui s'appelait Jean. Célibataire endurci, il avait juste un chien qui lui servait de compagnon. Le commissaire Jean était grand, le visage long, les yeux marron et les cheveux gris. Il portait une longue veste beige, un pantalon brun et des chaussures noires. Jean n'aimait pas les villageois, il les trouvait trop gentils entre eux. Le commissaire travaillait seul, tous les policiers avaient changé de métier car il n'y avait plus de crime dans le village. Il n'y avait pas d'enquêtes à mener, et Jean s'ennuyait.

Un jour, le commissaire fut appelé pour enquêter sur le vol d'un magasin. La veille au soir, aux alentours de minuit, le voleur avait cassé la vitre et avait emporté 50000 euros. Les seuls indices laissés sur le lieu du crime étaient des poils noirs. Jean fit son enquête, trouva le coupable et l'emprisonna. C'était le boulanger du village que tout le monde appréciait et venait lui acheter son pain.

Un soir, un villageois se présenta au commissariat car il avait lu une annonce d'embauche dans le journal. Il montra qu'il était motivé. Jean, qui recherchait des hommes, lui demanda s'il avait de l'expérience dans ce domaine, et bien qu'il n'en ait eu aucune, il le prit dans son service.

Le lendemain, le commissaire fut appelé pour une nouvelle enquête de vol près d'un distributeur automatique. Une femme venait de prendre de l'argent quand soudain le voleur, sorti de nulle part, lui avait arraché les billets des mains. Il lui avait volé 700 euros. Des témoins avaient vu le voleur cagoulé et un chien qui le suivait. Après une brève enquête, le voleur fut trouvé. Il se débattait, hurlait qu'il était innocent et qu'il n'avait rien à voir dans cette affaire. Le coupable présumé était le mécanicien du village. Tout le monde le connaissait. Personne ne pensait qu'il était capable de faire du mal.

Le soir, au commissariat, un nouveau villageois voulut se faire engager comme policier. Le commissaire, qui venait d'embaucher quelqu'un, hésita mais le jeune se montrait si motivé qu'il réussit à se faire embaucher.

Durant les jours suivants, des appels pour vols continuèrent à pleuvoir. Le village devenait de moins en moins peuplé, tous partaient vivre ailleurs car les emprisonnements de villageois prétendus coupables, étaient de plus en plus fréquents.

Deux ans plus tard, le village était devenu dangereux et tristement célèbre pour ses vols, la plupart de ses habitants avaient déménagé ou avaient été emprisonnés. Au commissariat, en revanche, était plein de policiers. Le commissaire Jean s'ennuyait à nouveau. Il restait assis sur sa chaise pendant des heures à regarder par la fenêtre en soupirant, le visage pâle.

Un jour, le policier Jacques eut une idée et décida de regarder tous les dossiers que le commissaire avait traités. Il remarqua que des poils de chiens avaient été retrouvés sur toutes les scènes de crimes. Or, les coupables n'avaient pas de chiens. Jacques décida de rouvrir les enquêtes et de trouver plus de preuves.

Après une semaine de recherches, le jeune policier trouva le vrai coupable de tous ces délits : c'était le commissaire Jean. Jacques retourna au commissariat. Il demanda au commissaire pourquoi il avait agi ainsi. Jean se taisait puis sortit soudain son arme de sa veste et la pointa vers son collègue. Jacques ne savait pas quoi faire, ses jambes étaient bloquées. Il voulait sortir de la pièce mais restait immobile, paralysée, comme si on lui avait déjà tiré dessus. Le commissaire annonça imperturbablement à Jacques qu'il le prenait en otage. Il l'obligea à monter dans une voiture et ils prirent la fuite. Les autres policiers se mirent à leur poursuite.

Jean s'arrêta dans une forêt très loin du village, il avait réussi à semer la police. Il sortit de la voiture et, avant de relâcher l'otage dans la forêt, il lui raconta pourquoi il avait fait tous ces crimes : c'est parce qu'il n'avait pas d'amis et qu'il ne supportait pas de voir les villageois s'entendre si bien, alors que lui était seul.

À peine le commissaire eut-il fini que la police arriva et l'emmena.

Jacques devint alors le nouveau commissaire, il relâcha les pauvres villageois innocents et le village retrouva son calme.

La métamorphose

Achim Robert

En début d'après-midi, la neige tombait toujours, et pour une fois nous étions pressés d'aller en cours car il faisait très froid. Arrivés en classe, nous rejoignîmes un petit groupe d'élèves de la section foot pour discuter du match Paris-Marseille.

Le professeur d'histoire, plutôt sympa et captivant, écoutait les discussions discrètement en attendant que le cours commence. Soudain Kévin intervint :

– Un jour, moi aussi je serais un joueur professionnel.

Kévin croyait que l'école était facultative et que cela ne servait à rien d'apprendre car il jouait dans un club professionnel de Franche-Comté. Pour lui, on pouvait être un excellent joueur de football en étant un cancre à l'école.

Le professeur d'histoire toussota et toute l'attention des étudiants se dirigea vers lui. Il dit :

– Tu me fais bien rire, un cancre footballeur professionnel, on n'a jamais vu ça !

Toute la classe se mit à rigoler, sauf Kévin, qui était vexé.

– Vous verrez bien un jour, mon nom apparaîtra sur les écrans de télé.

– Cela m'étonnerait fortement si les résultats ne suivent pas, dit le prof.

– Qu'est-ce que vous connaissez sur le foot à par l'histoire?

– Ne t'inquiète pas pour ça, j'en sais bien plus que toi. Cependant, pour pratiquer un sport collectif et professionnel, il ne faut pas être un cancre et amuser la galerie car, en centre de formation, les joueurs sont disciplinés.

– Oui mais on peut être un cancre et pourtant bien réussir dans le foot.

Le professeur, qui en avait assez de répéter, lui répondit de façon ironique :

– C'est sûr, toi tu es le Lionel Messi du lycée.

Kévin, n'ayant pas apprécié cette remarque, finit par avoir le dernier mot en comparant le professeur à l'entraîneur de l'équipe de France car il y avait un petit air de ressemblance.

– Excusez-moi, Laurent Blanc, dit Kévin en rigolant.

Après un gros silence, toute la classe explosa de rire. Le lendemain à huit heures du matin, Kévin fut convoqué chez le C.P.E pour la réflexion qu'il avait faite au professeur. Il allait recevoir sa sanction, qui ne serait pas légère.

Quand Kévin sortit du bureau, ses copains lui demandèrent quelle était la sanction.

– Je vais avoir des heures de colles, et au prochain délit, je serai exclu du lycée.

Ses amis se mirent à ricaner et partirent. Sauf un, Marc. Il était le seul élève travailleur de la section foot. Il avait vu que Kévin était triste, il décida donc de lui parler.

– Ça va Kévin ? demanda Marc, soucieux.

– Pas vraiment, je risque de me faire exclure du lycée et aussi de la section foot. Comment vais-je faire ? Se lamenta Kévin d'un ton désespéré.

– Il fallait y penser avant. Tu dois te calmer, tous les professeurs sont contre toi. Tu es vu comme un clown. J'espère que tu vas y remédier.

Kévin s'isola et se mit à se questionner sur son comportement en général. Il comprit qu'il fallait qu'il arrête de faire l'imbécile, car s'il se faisait exclure du lycée, il n'aurait pas un bon dossier scolaire.

Kévin décida d'aller voir le professeur.

– Monsieur je voudrais vous présenter mes excuses. J'ai compris qu'il fallait que je me calme, que je me mette au travail sérieusement.

– Nous sommes à la fin du premier trimestre, il n'est pas trop tard, il faut que tu te mettes vraiment au boulot pour que tu aies une bonne orientation. Au fait, as-tu informé tes copains de ta sanction ?

– Oui.

– Et qu'ont-ils dit ?

– Rien, ils ont rigolé et ils sont partis sauf Marc. Il m'a aidé à comprendre que je pouvais me faire remarquer sans faire le pitre.

– Je m'en doutais, c'est dans ces moments-là qu'on reconnaît ses vrais amis. Maintenant, tu sais que tu peux les compter sur tes doigts.

Kévin comprit que pour ses copains de classe, il n'était qu'un bouffon.

En cours d'histoire, Kévin s'installa au premier rang. Tout le monde était étonné car il participa et fut attentif. À la fin du cours, le professeur alla parler à Kévin :

– Je suis contente de ta participation et j'espère que tu vas continuer ainsi.

Kévin rentra chez lui avec le sourire, content de lui, car c'était la première fois qu'il était complimenté par un professeur. Cette histoire changea sa scolarité et sa vie.

Achimadoue

Marius Renaud

Achimadoue était un enfant africain de cinq ans, qui vivait dans des bidonvilles de Bolgatanga au Ghana. Il vivait dans une petite case faite en tôle rouillée, avec son père, sa mère et ses cinq frères. Il était paresseux et pas agile. Contrairement au reste de sa famille, il n'aimait pas le football, un sport énormément pratiqué en Afrique. Tous aimaient ce sport sauf lui, qui préférait rester à la maison à regarder des séries comiques à la télévision.

Un beau jour, son père lui proposa d'aller voir un match qui opposait le Burkina Faso au Ghana, c'était le final de coupe d'Afrique des nations. Achimadoue accepta à contrecœur, juste pour faire plaisir à sa famille.

Le jour venu, il ne montrait aucun enthousiasme à y aller, mais les places étaient déjà achetées, il ne pouvait pas faire marche arrière. Après cinq heures de voyage sur des routes presque impraticables, ils arrivèrent enfin au stade qui se trouvait à Accra, la capitale. Achimadoue, qui s'était endormi durant le trajet, fut émerveillé à la vue du stade. Il se croyait encore dans son rêve : tellement de monde ! Le stade tellement beau et grand !

Lorsqu'ils furent garés, ils allèrent directement prendre place dans les tribunes. Après les hymnes nationaux, les équipes se mirent en place et le match put commencer. Dès que le coup de sifflet retentit, ce fut une ambiance de folie. Le public chantait, criait... Le petit Achimadoue fut enchanté. Il se prit vite au jeu : il fit la "holà", il chanta, il applaudit... A la fin du match, il était ému. Il n'aurait jamais cru que le football aurait pu être si magique, si merveilleux...

Sur le chemin du retour, il ne dormit pas une seconde. Il parlait du match sans arrêt. Il ne tira que des choses positives de cette expérience, il avait aimé l'ambiance, la vitesse des joueurs, leurs tenues... Le lendemain matin, il avait quelque chose d'important à annoncer à son père. Dès le petit déjeuner, il lui demanda s'il serait possible d'acheter une licence dans le club de football du village voisin. Le père fut à la fois satisfait et surpris, plein d'étonnement, ne sut pas répondre tout de suite, mais finit par dire un grand « OUI ».

Sa licence et ses équipements achetés, l'enfant alla directement s'entraîner. Les trois premières semaines furent très dures car il n'avait pas le physique, mais il avait la volonté d'acquérir les notions du football.

Il progressa rapidement, il fut même surclassé en fin d'année. Les entraîneurs des grands clubs du Ghana, qui détectaient les jeunes talents, vinrent un jour regarder les jeunes du club d'Achimadoue.

Ce jour-là, il n'était pas du tout stressé et fut surprenant par son aisance ; comme d'habitude il était très technique et très rapide.

Au bout d'une semaine son entraîneur vint lui annoncer la nouvelle à laquelle il ne s'attendait pas du tout : il avait été sélectionné. Surpris et très heureux à la fois, il alla immédiatement l'annoncer à son père, qui fondit en larmes. Il félicita son fils dont il était si fier. Suite à cette sélection, Achimadoue dut changer d'école et aller en internat pour pouvoir s'entraîner tous les soirs. Tout se passait bien, aussi bien à l'école que lors des entraînements. Il était l'un des meilleurs de la section, il était même le meilleur.

A l'âge de 19 ans, il fut sélectionné en équipe nationale du Ghana. Son premier match devait opposer les équipes du Ghana et du Burkina Faso. Dans les vestiaires, il se rappela du premier match qu'il était venu voir, ici même, avec son père, et qui opposait les mêmes équipes. Mais aujourd'hui, c'était lui qui allait jouer ! Son père, qui était dans les tribunes, très ému se remémora tout ça lui aussi. Toute sa famille était très fière de lui car désormais Achimadoue était l'un des meilleurs footballeurs du Ghana.

Dilemme

Cennet Kazik

Laura et Camille sont les meilleures amies du monde. Laura est une fille intelligente, grande et très belle. Camille est enfant unique, fille du patron d'une grande entreprise où le père de Laura travaille comme comptable.

Pendant les vacances, les deux filles se retrouvent tous les jours pour discuter de tout et de rien, et surtout de leurs histoires d'amour. Camille est amoureuse de Romain, le garçon qu'elle a rencontré en boîte de nuit. Elle est tout de suite tombée sous le charme de ce beau garçon d'environ 1m90 aux yeux bleus et aux cheveux châtain, un vrai playboy, fils du patron de la plus grande boîte de nuit de la région. Camille, follement amoureuse, ne cesse d'en parler à Laura, lui montre des photos... Les deux copines partagent ainsi leurs secrets jusqu'à la fin des vacances, lorsqu'elles apprennent qu'elles seront séparées : Laura est reçue dans le meilleur lycée de la région mais Camille n'a pas réussi les examens. En revanche Romain sera en terminale avec Laura, et cela chagrine un peu Camille, même si elle n'ose pas se l'avouer.

Les premiers jours de la rentrée se passent plutôt bien, puis ce qui devait arriver arrive : alors que Laura écrit un SMS, quelqu'un la bouscule et fait tomber son portable. Énervée, elle commence à l'insulter puis elle reconnaît Romain qui reste debout, comme pétrifié par son regard. C'est le coup de foudre. Le garçon s'excuse et invite maladroitement Laura à boire un café après les cours. Elle le trouve charmant, souhaite mieux le connaître et accepte.

Laura décide de ne rien raconter à sa meilleure amie pour éviter de la perdre car elle sait que Camille est très jalouse. Romain, en garçon bien élevé, veut réparer les dégâts qu'il a causés, et achète à Laura un nouveau portable, qu'il glisse dans son sac, à l'école. Le soir, il l'appelle et lui demande si elle a aimé sa surprise. Laura répond qu'elle ne veut pas de ce portable, qu'elle le lui rendrait... Tout en parlant, elle sent qu'elle est en train de tomber amoureuse.

Le lendemain, elle va vers lui pour lui rendre le portable. Romain l'invite à parler jusqu'à la sonnerie. Il lui annonce que depuis leur rencontre il a changé, qu'avant les filles pour lui n'étaient qu'un jeu, qu'il est amoureux pour la première fois de sa vie. Laura n'en croit pas ses oreilles, elle a peur qu'il mente, mais le garçon lui plaît et elle accepte de sortir avec lui.

Après les cours, Romain accompagne Laura chez elle, où l'attend une surprise : Camille.

Elle les a vus en train de s'embrasser et elle les attend. Une fois Romain parti, elle fait une crise de jalousie à sa copine. Elle lui fait du chantage. Elle l'accuse de lui avoir volé son amour, lui ordonne de quitter Romain et la menace de demander à son père de virer le sien de l'entreprise. Laura a très peur car elle sait que le père de Camille fait tout ce que sa fille lui demande.

Arrivée chez elle, elle décide de se confier à sa mère, qui se retrouve face à un dilemme : elle veut le bonheur de sa fille, mais aussi de son mari qui doit garder son travail qu'il aime. Elle rappelle à Laura qu'elle doit penser à ses frères et à son propre avenir. Dans cette vie, on ne peut rien faire sans argent, et leur père risque de perdre son emploi pour des disputes d'adolescentes ! Laura doit donc choisir entre l'homme qu'elle aime et sa famille. Dans les deux cas, elle sera malheureuse. Elle s'enferme chez elle pendant une semaine. La maman s'inquiète et met au courant son mari qui pense déjà à trouver un nouveau travail.

Le lundi suivant, sa mère oblige sa fille à retourner à l'école. Romain, apparemment très heureux, court vers Laura, la prend dans ses bras et l'oblige à l'écouter. Il lui annonce que son père, patron d'une boîte de nuit, cherche un comptable, un poste qui pourrait convenir au père de Laura, une véritable opportunité ! Il l'incite à en parler à ses parents et lui rappelle qu'elle n'est pas obligée d'être soumise à Camille.

Le père de Laura considère la proposition de Romain et finit par l'accepter.

Laura est aux anges, elle n'a jamais été aussi heureuse. Elle court vers Romain et se jette dans ses bras, elle lui dit qu'ils ne se sépareront plus jamais, que cette histoire n'est plus qu'un mauvais souvenir. Grâce à son amoureux, Laura a été sauvée du dilemme. Elle regrette pourtant d'avoir perdu celle qu'elle croyait être sa meilleure amie.

L'interrogatoire

Altay Aydin

Un jour, dans la ville de Boston, la police de trouva un corps dans une poubelle. L'autopsie révéla que la victime avait reçu six coups de couteaux dans le dos. Le commissaire Taylor fut chargé de l'affaire. C'était un inspecteur de police solitaire qui avait perdu ses parents à l'âge de huit ans. Ils avaient été tués pendant un braquage qui avait mal tourné. Depuis ce jour, Taylor était devenu un homme solitaire qui voulait faire régner l'ordre en mettant les malfrats en cellule.

Après quelques heures d'enquête policière, l'identité de la victime fut révélée : c'était un jeune homme âgé de 28 ans, prénommé Ben, marié à une femme Marie. Taylor commença par l'interroger elle, puis questionna la famille et les amis. Il apprit juste que Ben s'était endetté ces derniers temps.

Taylor commença à écarter les suspects les uns après les autres : la femme de Ben qui pleurait tout le temps depuis qu'elle avait appris la mort de son mari ; sa mère qui éprouvait un remord de ne plus avoir parlé à son fils depuis des années, à cause d'histoires de famille sans importance.

Taylor alla interroger le patron de Ben et aperçut dans son bureau une femme très belle. C'était l'épouse du patron. Alice avait de longs cheveux noirs, des yeux séducteurs et une taille fine. Taylor décida de l'interroger, même si elle n'avait pas de raison d'être liée à l'affaire. Pendant l'interrogatoire, il aperçut dans ses yeux qu'elle mentait à chaque parole. Il remarqua sur ses mains des bagues neuves, alors que son mari venait de lui dire qu'il avait bloqué ses cartes de crédit car Alice avait coutume de dépenser sans compter.

Puis l'inspecteur alla vérifier les comptes bancaires de Ben, et découvrit que la victime avait dépensé de grosses sommes chez des bijoutiers. Taylor retourna interroger Alice. Après quelques questions, elle avoua qu'elle avait eu une relation avec Ben.

Taylor était persuadé qu'Alice était la coupable, mais il ne savait pas comment le prouver. Il n'avait plus qu'une possibilité : la convoquer et bluffer. Le lendemain, il exécuta son plan. Il dit à Alice qu'on avait retrouvé son ADN sur le couteau qui avait servi à tuer Ben. Il ajouta qu'elle risquait au minimum vingt ans de prison pour le meurtre. Alice craqua et finit par avouer qu'elle tué Ben, parce qu'il avait voulu rompre et en finir, avec leur relation. Elle n'avait pu le supporter et quand Ben avait voulu repartir, furieuse, elle lui avait mis six coups de couteaux dans le dos.

L'affaire bouclée, Taylor alla informer les familles que l'assassin était découvert, mais prit soin de taire la liaison entre Ben et Alice, par respect pour Marie. Il ne voulait pas blesser encore cette femme qui pleurait encore son époux.

Résultat improbable

Faye Loïc

C'était un jour de novembre, un samedi, le jour de la rentrée des Jeunes Sapeurs-Pompiers en première année. Le sergent en chef de la caserne de Giromagny attendait les nouvelles recrues. Julien arriva le dernier. Il était petit, avec des cheveux blonds presque blancs. Il était timide, et n'aimait pas être en retard. Quand il arriva, il regarda sa montre. Il était pile à l'heure. Julien était stressé, il ne savait pas comment ça allait se passer, mais quand il vit le sergent sourire, il se détendit et se dit que ça ne pouvait pas être si horrible.

Une première question se posait : comment devait-il s'adresser à lui? « Bonjour monsieur ? » ou « Bonjour sergent ? ». Il se rapprochait et ne savait toujours pas quoi dire ; c'est finalement un simple «bonjour»timide qui sortit de sa bouche.

Quand Julien arriva dans la salle, il compta ses futurs camarades, ils étaient déjà treize, et quand il comprit qu'il était le dernier, il rougit, gêné. Il alla les saluer, il était assez content car il les connaissait tous ou à peu près. Les présentations faites et la caserne visitée, l'équipe partit en entraînement et commença un match de basket. Julien était assez heureux car cela faisait déjà trois ans qu'il en faisait en club. Le lieutenant et le caporal-chef, qui étaient venus assister au match, le repérèrent tout de suite. Malgré sa petite taille, il était le plus fort de la section. À la fin de la séance, le lieutenant leur annonça qu'un match de qualification aurait lieu la semaine suivante contre les Tourettes, les champions du département depuis trois années consécutives.

Les jours passaient et Julien ne pensait plus au match. Ce fut seulement dix minutes avant, dans les vestiaires, qu'il commença à stresser. Le silence régnait, un silence angoissant. Tout le monde se regardait d'un air apeuré comme si ce match avait un enjeu vital. Ils étaient tous autant ou plus anxieux que lui.

L'arbitre siffla le coup d'envoi et lança la balle en l'air; les Tourettes l'attrapèrent et mirent le premier panier. Julien ne jouait pas car on le gardait en forme pour la fin du match ; il encourageait son équipe depuis le banc. Durant les deux premiers quart temps la section de Giromagny enchaîna les marchers, les reprises de dribbles, les passages en force... Pendant ce temps, l'adversaire accumulait les lancés francs, les *lay-up*et dribbles en tout genre.

A la fin de la mi-temps, le sergent fit entrer Julien sur le terrain, le score était de 54 à 36. Il restait 24 minutes à jouer et 18 points à rattraper Il restait 24 minutes à jouer et 18 points à

rattraper la pression était à son comble. Quand les adversaires virent Julien, ils se moquèrent de lui à cause de sa petite taille. Julien était découragé, il ne jouait pas comme à l'entraînement. Au bout du troisième quart temps, les joueurs des Tourettes avaient creusé l'écart et menaient 72 à 42.

Julien se ressaisit, reprit confiance en lui et réussit à marquer. Peu à peu, lui et son équipe rattrapèrent l'écart. À 30 secondes de la fin, l'écart n'était plus que de 2 points et la balle était aux Tourettes. Ils avancèrent tous en même temps, il restait 5 secondes. Leur meneur se décida à tirer, heureusement il fit un *air-ball*. Julien se sentit soulagé, mais il ne l'était pas vraiment. La balle était à la section de Giromagny, il restait 4,75 secondes pour faire une passe et tirer. Ils devaient tenter le tout pour le tout. Un coéquipier passa le ballon à Julien, qui tira pour un panier à trois points. Plus personne ne parlait, la tension était à son comble. La balle rentra et tout le monde sauta de joie, sauf les Tourettes, qui avaient un air dégoûté. Julien, très modeste, alla saluer les autres avec son équipe puis ils rentrèrent à la caserne en chantant dans le minibus. Les officiers les félicitèrent pour cette belle victoire et tout particulièrement Julien, qui avait été l'homme du match.

Jusqu'à la fin de l'année, l'équipe de Julien gagna tous les matchs avec de plus en plus de facilité car ils avaient de plus en plus confiance en eux. Plus personne ne se moquait de Julien, il s'était fait plein de bon amis et ne resta plus jamais seul. Sa timidité s'était envolé

Mon premier match

Lweedji Théodore

Je me lève avec une énergie débordante, prêt à jouer mon premier match. Il est huit heures, je vais à la douche, je prends mon petit déjeuner et prépare mon sac pour être à l'heure au rendez-vous. En arrivant, je salue mon coach et mes partenaires, et on commence à discuter du match de la veille, de ligue 1. Il est onze heures et nous partons en minibus vers le stade. Après une heure de route, je commence à me concentrer pour être à cent pour cent de mes capacités pendant la compétition.

À notre arrivée, nous sommes accueillis par l'équipe adverse qui nous indique un vestiaire. Nous y rentrons sans un bruit, nous sommes tous très concentrés car c'est le match le plus important de l'année. Assis sur les bancs du vestiaire, nous enfilons nos short, chaussettes, protèges tibias, et crampons. Le coach nous donne le maillot avec le logo de notre équipe sur le cœur. Nous ne sommes plus qu'à quelques minutes du début du match et je sens que la pression monte à chaque instant.

Nous sortons des vestiaires et allons nous échauffer sur le terrain, motivés pour gagner notre premier match de l'année. Après l'échauffement, le coach nous place, et le coup de sifflet de l'arbitre retentit. Le match commence. Je suis concentré et je n'entends plus rien autour de moi, à part la voix du coach qui donne des instructions sur le banc de touche.

Après plusieurs occasions manquées, nous marquons notre premier but sur corner. C'est ma première passe décisive, c'est moi qui l'ai frappée ! Nous sautons de joie après ce but ! Notre buteur court partout ainsi que toute l'équipe, même le gardien que nous essayons de rattraper. Nous crions de joie.

Le deuxième coup de sifflet retentit, c'est la mi-temps, nous rentrons dans les vestiaires essoufflés, mais avec un sourire aux lèvres. Nous marchons la tête haute car nous menons au score.

Dans les vestiaires, nous nous rafraîchissons en écoutant les instructions du coach fier de nous. Après la pause, nous retournons sur le terrain et c'est reparti. Nous gardons le score jusqu'à

la fin du match en repoussant les offensives de l'équipe adverse.

Les deux coups de sifflet de l'arbitre retentissent, c'est la fin du match. Nous levons les poings vers le ciel et crions de joie. Pour être fair-play, nous serrons la main des joueurs de l'équipe adverse. Nous rentrons dans les vestiaires et improvisons un cri de guerre pour célébrer notre victoire. Après la douche, nous nous rhabillons pour prendre notre collation et rentrons à la maison après deux longues heures de route.

Je raconte ma victoire et ma belle journée de football à ma famille. Ils sont fiers de moi et m'encouragent à poursuivre mes efforts.

Maintenant, le football est pour moi plus qu'un loisir, c'est une passion.

Mauvaise surprise

Anthony Arnoux

Luc a 22 ans et il est étudiant en deuxième année de fac de sport, en spécialité foot. C'est un grand jeune homme brun aux yeux bleus. Luc est célibataire et recherche quelqu'un de bien. C'est sur Internet qu'il rencontre une jeune fille. Elle a 18 ans et s'appelle Julie. La photo montre une jolie demoiselle aux yeux et aux cheveux bruns.

Ils se sont connus sur un site de rencontres. Ils ont longuement discuté et ils ont découvert qu'ils avaient beaucoup de points communs. Trois mois sont passés. Luc a prévu de la rejoindre chez elle, à Périgueux, pendant les vacances de Pâques.

Le jour du départ, Luc se lève à six heures du matin. Il va directement à la salle de bain prendre une douche, puis à la cuisine, manger deux croissants et un yaourt. Il regarde sa montre, déjà 6h30. Son train est à 6h44, et il faut vingt minutes pour aller à la gare de L'Isle-sur-le-Doubs depuis son domicile. Il prend ses affaires, saute dans sa voiture et démarre vite. Il prend des risques en dépassant les limitations de vitesse, mais c'est le seul moyen de ne pas louper son train.

En arrivant devant la gare, il trouve une place de parking juste en face de l'entrée. Il regarde l'heure en sortant de la voiture, c'est trop tard, il est 6h49. S'appêtant à repartir, il entend la voix SNCF : « Le train TER en direction de Belfort prévu à 6h54 va entrer en gare voie 1 ». Fou de joie, il se dirige vers le quai. Il découvre que Julie avait consulté la fiche d'horaires qui datait de l'année dernière.

Arrivé à Belfort, Luc cherche la gare TGV et découvre qu'il faut prendre une navette pour s'y rendre. A 10 heures, Luc est enfin assis à sa place dans le TGV qui doit le conduire à Périgueux. Durant tout le trajet, son cœur bat plus fort, il lui tarde tellement d'arriver et de retrouver son amie qu'il ne connaît que virtuellement. Il sort son ordinateur portable pour passer le temps, et il joue à *Démineur* durant tout le trajet. Luc est déterminé à battre son meilleur score, mais il ne réussit pas.

À Périgueux, il se dirige à l'adresse que Julie lui a donnée. Il a quinze minutes de marche, chaque seconde qui passe lui paraît longue. Ses bagages sont lourds et il est fatigué du voyage. Il arrive en bas de l'immeuble, et monte au troisième étage. Il sonne. Il entend des voix, puis plus un bruit.

Quelques secondes plus tard, quelqu'un ouvre et il voit quatre hommes, mais pas de trace de Julie. Il comprend qu'il s'est fait avoir. Ces gars se sont fait passer pour Julie. Ils ont dû prendre des photos d'une fille sur Internet. Ils lui ont tendu un piège pour le voler ! Luc prend peur et s'enfuit, il court en direction de la gare. Les quatre le poursuivent, mais abandonnent, lorsqu'il dépasse l'immeuble.

Luc arrive à la gare tout essoufflé, il prend un train de retour, très déçu de s'être fait avoir aussi facilement. Vexé aussi. Il est surtout triste de devoir retourner à sa solitude.

Cette aventure le fragilise plus qu'elle ne lui sert de leçon. Durant le voyage du retour, il repense à ces quatre garçons et se dit qu'ils sont bêtes et méchants, et que leur vie doit être encore plus triste que la sienne sinon ils ne joueraient pas à piéger de pauvres gens sur le net.

La vengeance de Jack

Xavier Ruffin

Ce soir-là, couché dans mon lit, un sommeil de plomb m'envahit et mon subconscient prit peu à peu le pouvoir. Le lendemain, je me réveillai avec du sang qui coulait le long de ma main. Pris de panique, je me demandai ce qu'il m'était arrivé et fonçai dans la salle de bain pour me soigner.

Arrivé au lycée, je racontai à mes amis mon cauchemar assez violent et leur montrai ma main. Et là, en y réfléchissant bien, je me rappelai que pendant mon sommeil j'avais pris un coup de hache. Cela me paraissait impossible. Quelques jours plus tard, je refaisais le même rêve: je me trouve dans un endroit désert pris par les flammes et une voix résonne, je vois que c'est un homme. Je ne sais pas très bien ce qu'il dit mais je sais que ce n'est pas pour me faire un cadeau. Il se cache et m'attaque à plusieurs reprises. Ne sachant pas quoi faire, je cours encore et encore sans m'arrêter et là, le cauchemar s'arrête.

En arrivant au bahut, j'appris la mort d'une de mes camarades dans son sommeil. Très vite je fis le lien avec le cauchemar que je faisais de plus en plus souvent. Cela me paraissait inquiétant, mais je me demandais s'il y avait un rapport avec mon cauchemar. Le soir, en rentrant chez moi, j'allumai mon ordinateur et je fis une recherche ; je constatai que je n'étais pas le seul à faire ce cauchemar étrange. D'autres personnes étaient dans le même cas que moi mais n'arrivaient pas à se rappeler vraiment leur rêve. De suite, je postai un commentaire résumant ce dont je me souvenais. Quelques minutes plus tard, je découvris que les victimes des cauchemars étaient des camarades du bahut. Le lendemain, je les rencontrai et en discutant avec eux, je compris que c'était bien du même rêve que l'on parlait. Cela devenait très inquiétant.

Un soir, j'invitai mes meilleurs amis, Sandra et Mike, à manger et rester dormir à la maison car cela faisait longtemps que je devais les inviter. Tout le monde dormait déjà profondément quand j'entendis Sandra qui se levait et se rendait à la salle de bain. Subitement, elle poussa un cri. Je me précipitai vers elle et je m'aperçus que la moitié de son visage était recouvert de sang. Je la rassurai et nous passâmes le reste de la nuit à parler...

Le lendemain Sandra me raconta ce dont elle se souvenait de ce cauchemar; sa description ressemblait beaucoup à la mienne et à celle des internautes que j'avais rencontrés. Au bahut, une

autre élève était morte dans son sommeil. Maintenant on n'avait plus de doute, c'était bien dans le même cauchemar qu'ils étaient morts.

Sandra, Mike et moi décidâmes d'essayer de savoir quelle était cette personne qui voulait notre mort. Quand le cauchemar revint, j'essayais de me focaliser sur son physique. L'homme était armé de griffes style Wolverine, son visage ressemblait à une météorite tellement qu'il était brûlé, il portait un chapeau, un grand pull rayé vert et rouge.

D'un seul coup il arrive derrière moi et me plaque contre un mur, je lui demande ce qu'il veut et pourquoi il me hante chaque nuit. Il me regarde et me chuchote à l'oreille qu'il veut se venger et que moi et mes amis devront payer pour ce qu'il a subi ; là le cauchemar s'arrête net. Le lendemain je décrivis cet étrange individu à mes amis et leur parlai de sa vengeance. Pas de doute il s'était passé quelque chose dans notre ville et dans notre lycée. En rentrant chez moi, je fis de nouvelles recherches et je découvris qu'un élève nommé Jack avait étudié dans notre lycée il y avait plus de vingt-ans. Il ressemblait un peu à celui de mes cauchemars. Une page lui était dédiée. En effet, ce Jack avait été persécuté dans son enfance car il avait tué un enfant et après sa peine de prison tous les parents de la ville lui avaient fait vivre un véritable enfer. Il était toujours en train de se faire battre et un jour où il était exaspéré de toute cette violence, il tenta de se suicider en se recouvrant d'essence et se brûla, mais il survécut !!! Voilà de quoi il voulait se venger.

J'appelai tout de suite mes amis. On avait pour idée de s'endormir les trois en même temps pour se retrouver dans le cauchemar et affronter ensemble l'inconnu ; pour cela, nous devons attendre 70 heures pour atteindre un stade de micro-sommeil. Oserions-nous lui parler? Serions-nous obligés d'entamer un combat? Sortirions-nous indemnes de cette rencontre?